

GENEVIÈVE DUHAMELET

N.C.  
2

ÉLISABETH LESEUR

1866 - 1914

LE MIRACLE DE L'AMOUR CHRÉTIEN

apôtres d'aujourd'hui

16° L<sup>21</sup>  
87026



BA

N. C.

Le miracle de l'amour chrétien

Élisabeth LESEUR

16 Ln<sup>27</sup>  
87026

7L 15 1 1930

37

1

## DU MÊME AUTEUR

RUE DU CHIEN QUI PÊCHE.

couronné par l'Académie française et par l'Académie  
de l'humour français. (*épuisé*).

LA VIE ET LA MORT D'EUGÉNIE DE GUÉRIN.

Prix de littérature spiritualiste. (*Bloud et Gay*).

SAINTE GENEVIÈVE. (*E.I.S.E.*).

MOZART. (*Caritas*).

VOS ENFANTS ET VOUS.

Guide de l'éducation (*éd. Montsouris*).

LES PETITES SŒURS DE L'ASSOMPTION.

(*coll. les grands ordres, Grasset*).

LA SOCIÉTÉ DE MARIE AUXILIATRICE.

(*coll. les grands ordres, Grasset*).

LES SŒURS BLEUES DE CASTRES.

(*coll. les grands ordres, Grasset*).

LES DOMINICAINES DE SAINTE CATHERINE  
DE SIENNE.

(*coll. les grands ordres, Grasset*).

LES AUGUSTINES DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

(*coll. les grands ordres, Grasset*).

Collection "APOTRE D'AUJOURD'HUI" XV

Geneviève DUHAMELET

Le miracle de l'amour chrétien

Élisabeth LESEUR

1866-1914

P. LETHIELLEUX, Éditeur

10, rue Cassette, 10

PARIS VI<sup>e</sup>



## DÉCLARATION

Conformément au décret d'URBAIN VIII, nous déclarons que, si au cours de cet ouvrage, nous avons employé des termes de vénération, ce n'est que dans le sens autorisé par la sainte Église, aux jugements de laquelle nous nous soumettons avec le plus filial amour.

NIHIL OBSTAT :

*Paris, le 12 juillet 1959*  
MÉZIÈRE, O.P.

IMPRIMATUR :

*Paris, le 26 juillet 1959*  
J. NOTTOR, V.G.

© par P. LETHIELLEUX, éditeur, 1959.

*Tous droits de reproduction, adaptation et traduction interdits.*

*L'ouvrage a été déposé conformément aux lois en novembre 1959.*

## INTRODUCTION

La croix de pierre se dresse sous un arbre, au bord du chemin, toute grise, tachée de lichens dorés. Sur le socle, un bouquet champêtre se fane, naïvement retenu par une pierre, pour que le vent de l'altitude n'en éparpille pas les fleurs.

Autour de nous, des prairies où pointent déjà des colchiques et, cerclant l'horizon, les hauts sommets couverts de sapins : l'Aiguille de Baume, le Mont d'Or, le Suchet... Le col est à nos pieds, entre la France et la Suisse, et le village de Jougne s'y allonge.

Tout à l'heure, dans les rues du village, c'était une odeur d'étable, de feu de bois, de pain chaud. Ici, à présent, le parfum des prés verts et des grands espaces libres avec le tintement à la fois musical et discordant des clarines qui rythme, sans le rompre, le silence.

Nous faisons halte devant la croix et voici que, sur le granit que le vent et le gel ont fendillé, nos yeux

— et nos doigts — déchiffrent une inscription plus qu'à demi-rongée :

CROIX DITE DE BALAND  
 ÉDIFIÉE EN 1922  
 PAR M. L'ABBÉ HENRY  
 AU NOM DES AMIS  
 D'ÉLISABETH LESEUR  
 POUR PERPÉTUER  
 LE SOUVENIR DE  
 CETTE FEMME ADMIRABLE  
 O CRUX AVE SPES UNICA

Et voici l'histoire de cette croix :

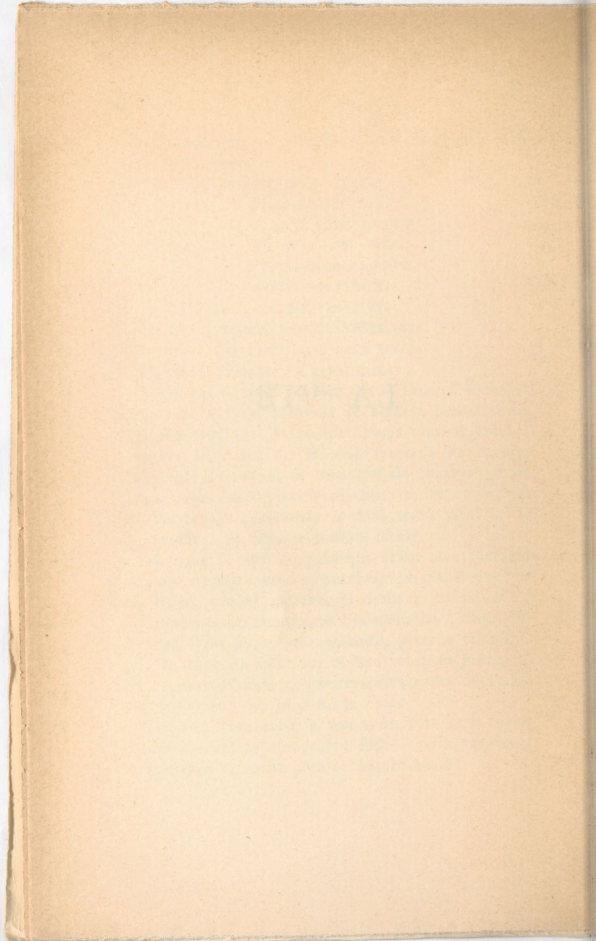
Jadis, sur ce haut plateau dit le Baland, s'élevait une croix de bois, souvenir de Mission peut-être ou calvaire rustique. Quand les Leseur vinrent habiter Jougne, la croix de Baland tombait en ruines. Élisabeth s'en émut et s'occupa de trouver, et de donner, des fonds pour la rétablir, en fer, cette fois. Et les années passèrent... le bois avait pourri... le fer rouilla... et Élisabeth était morte.

En 1922, le curé du pays qui, étant nouvellement nommé, n'avait connu sa paroissienne d'élite que par ses livres, voulut réédifier la croix et consacrer en même temps un monument à la mémoire d'Élisabeth Leseur. C'est alors qu'il replanta, pour la troisième fois, le signe du salut sur ce haut plateau jurassien. Et, chose touchante, des fleurs sont souvent déposées, anonymement, au pied de la croix.

Ce petit livre veut, à son tour, être le bouquet déposé devant ce monument édifié « pour perpétuer le souvenir de cette femme admirable. »

LA VIE





## UNE PETITE FILLE BIEN ÉLEVÉE

— Tu écriras tous les jours ton journal, dit Mme Arrighi à sa fille aînée en lui tendant un cahier relié, et tu me le montreras.

— Bien, maman, répondit Élisabeth.

Le premier de ces cahiers n'a pas été retrouvé. Le second débute ainsi : PRÉFACE (défense de lire ça) « En commençant ce nouveau cahier, j'ai des idées plus sérieuses, car chaque jour me rapproche du jour heureux où je recevrai le bon Dieu dans mon cœur... »

Nous sommes le 23 octobre 1877. Élisabeth a tout juste onze ans et le « jour heureux » ne se lèvera que dans dix-sept mois... Mais ce laps de temps ne lui semble pas trop long pour se préparer à ce grand acte de la vie chrétienne.

Elle s'y prépare donc. Elle fait tous les jours une petite lecture pieuse, elle analyse ses défauts et s'efforce de s'en corriger, elle raconte dans son journal ses défaites et ses victoires. Quoi de plus banal ?

Mais à travers les enfantillages, on devine une intelligence droite et pondérée, un cœur sensible, une

volonté toujours tendue vers le bien, jamais découragée, et si humble pour reconnaître ses écarts.

« Je n'ai pas encore fait de progrès depuis le commencement de l'année. C'est bien vilain. J'ai beau prendre toutes sortes de résolutions, prier le bon Dieu de m'aider, je retombe toujours ; mais je vois bien maintenant d'où cela vient, c'est que je n'y pense pas assez, que je ne prévois pas les occasions que j'ai d'y retomber, comme dit maman... » (9 avril 1879).

Cette petite fille, c'est celle qui deviendra Élisabeth Leseur.

Le meilleur témoin de sa vie a tracé d'elle une biographie exhaustive. Nous voudrions pourtant la reprendre ici dans ses lignes essentielles.

Élisabeth appartenait à une famille de riche bourgeoisie parisienne. Son père, d'origine corse, était un avocat réputé. Sa valeur professionnelle et intellectuelle n'avait d'égale que le charme de son esprit et la bonté de son cœur. Il se maria en 1865 avec Gatienne Picard, une orpheline d'excellente famille, elle aussi, et qui lui donna cinq enfants.

Élisabeth était l'aînée. Elle a connu la joie et la chaude protection d'une famille nombreuse.

Après elle venait Amélie, puis Pierre, puis Juliette et enfin la petite Marie. Cinq en neuf ans. Élisabeth devait prendre au sérieux son rôle d'aînée, mais elle avoue qu'elle taquine trop souvent ses sœurs et surtout son frère, qu'elle se dispute avec lui, qu'elle « le tape »... tout en ajoutant « que c'est bien

vilain ! » Elle signale encore, avec une singulière pénétration, que son défaut dominant est « l'esprit de contradiction ».

« Lorsqu'on dit une chose, je dis le contraire... lorsque l'on me demande quelque chose, je le refuse toujours par taquinerie... »

Mais ce sont ensuite de grands repentirs, des résolutions de sagesse, des actes d'humilité. En ce temps-là, on apprend aux enfants à s'oublier eux-mêmes, à se mortifier, à tout rapporter à Dieu, jusqu'à leur amour mutuel :

« Que Dieu est bon de m'avoir donné de si bons parents », écrit-elle.

Sa tendresse pour eux déborde en effusions enfantines dans son journal.

Si elle doit se séparer pour quelques jours de sa mère, elle en éprouve une vraie douleur et si cette mère est malade, elle pleure si fort que la voilà surnommée « borne-fontaine »...

Mme Arrighi se consacre à l'éducation de ses enfants. Elle le fait d'une manière sérieuse, un peu austère. Ses épreuves de jeunesse (à vingt ans, elle était doublement orpheline) ont certainement attristé son caractère. Et puis, en ce temps-là, nous le répétons, on ne craignait pas de mettre les enfants en face des épreuves inévitables, de la maladie, de la mort...

Le ménage Arrighi avait d'abord habité rue Baillif, près du Louvre. Cette rue qui joignait la rue Croix-des-Petits-Champs à la rue de Valois a été démolie en partie pour faire place aux agrandissements de la Banque de France. La maison

des Arrighi a disparu. C'est là qu'était née (le 16 octobre 1866) Élisabeth. Elle fut donc baptisée (le 27 novembre) en l'église Saint-Roch. Cette église était particulièrement chère à Mme Arrighi car, elle aussi, y avait été baptisée ; elle y avait fait sa première communion, y avait reçu la confirmation et s'y était mariée.

De la rue Baillif, les Arrighi passèrent quelque temps rue Richelieu. En janvier 1878, ils s'installèrent 45 rue de Rennes où Élisabeth devait habiter jusqu'à son mariage. La maison existe toujours, intacte, avec ses sept fenêtres de façade. Les Arrighi occupaient le troisième étage. Tout près, de l'autre côté du boulevard Saint-Germain, l'église Saint-Germain-des-Prés dresse sa haute tour médiévale. La vie des enfants devait être rythmée par les sonneries des cloches. C'est à Saint-Germain-des-Prés qu'Élisabeth commença, le 6 novembre 1877, à suivre le catéchisme. Sa mère l'accompagnait et prenait des notes car, chaque semaine, les enfants devaient fournir un travail sur la leçon qui leur avait été donnée.

Ces « analyses » recevaient un cachet en guise de note. Élisabeth avait presque toujours « le grand cachet ».

Ses études, Élisabeth les faisait à la maison, sous la direction d'une institutrice. Ce fut d'abord Mlle Loeillot, puis, celle-ci s'étant mariée, les demoiselles de Mas, Louise et Amélie, lui succédèrent. Elles avaient été formées au Cours Désir (rue Jacob) et leur pédagogie était excellente. Elles donnaient

aux petites Arrighi des leçons de français et de musique. Un petit règlement assurait la régularité du travail :

« Je me suis fait un règlement, comme Mademoiselle me l'a conseillé, et je vais le dire dans mon journal : d'abord, je dois me lever à sept heures et demie, j'ai une demi-heure pour me lever, faire ma prière et prendre mon premier déjeuner et, à 8 heures, je dois commencer mon travail jusqu'à 10 heures où je ferai mon journal, et, à 10 heures et demie, je dois faire mon piano, le déjeuner est à 11 heures et, de midi à quatre heures, on sort ou l'on joue, à 4 heures je me mets à mon analyse jusqu'à 5 heures et demie ; alors j'apprends mes leçons jusqu'au moment du dîner qui est à 6 heures et demie ; ensuite je joue, je lis ou je travaille à l'aiguille et je me couche à 9 heures. Ainsi, je vais suivre ce règlement qui est du reste bien facile, et comme cela, tout sera toujours fait. »

Malgré cette régularité, beaucoup de gaieté dans cette maison pleine d'enfants, non seulement les petits Arrighi, mais les cousins et les amis, et beaucoup de sérieux aussi. Chose singulière, le journal d'enfant d'Élisabeth est tout plein de l'idée de la mort ou plutôt du ciel. La préface, dont nous avons cité les premières lignes « défense de lire ça ! » s'achève par une apostrophe à ses parents.

« Que le bon Dieu vous reçoive un jour dans son beau ciel, vous en êtes dignes. C'est le vœu d'une petite fille qui vous aime tendrement. »

Plus de vingt passages de ce journal parlent de la

mort et du ciel. Citons seulement celui-ci, bien caractéristique :

« Ma petite méditation d'aujourd'hui était sur le ciel ; oh ! j'ai été transportée en lisant cela, je me suis levée toute droite en criant : « Mon Dieu ! le ciel ! » Mamie entraît au même instant, et elle m'a demandé si je jouais la comédie. Je lui ai dit que non, mais je crois qu'elle n'en est pas sûre ! Oh ! le ciel ! le ciel ! la maison du bon Dieu ; que je voudrais y être ; quel bonheur on doit éprouver de voir Dieu ! »

Cette Mamie qui ne prend pas au sérieux les élans mystiques d'Élisabeth, c'est la servante dévouée, celle dont Élisabeth écrira plus tard :

« Mamie n'est pas une servante à nos yeux. Elle est un membre de la famille, l'amie des mauvais jours, le cœur toujours prêt au dévouement... »

Élisabeth était sa préférée. Elle l'appelait « mon grand *lamour* ».

Mme Arrighi ne craignait pas de tremper la sensibilité de sa fille. Quand les demoiselles de Mas perdent leur père, elle emmène Élisabeth, qui n'a pas beaucoup plus de onze ans, pour la visite de condoléances. Et la délicatesse de la petite fille trouve tout de suite le geste à faire :

« Hier, après le catéchisme, j'ai été les voir avec maman. Mlle Amélie est venue nous ouvrir, je l'ai embrassée bien fort, bien fort... Je tenais sa main, je la serrais bien fort, j'aurais voulu lui parler ; mais je ne le pouvais pas parce que je sentais que, si je le faisais, j'aurais éclaté en sanglots, et puis

surtout parce que je ne sais pas exprimer ce que je sens ; ce qui n'empêche pas que je sente quand même... »

Mais là ne se borne pas le devoir d'Élisabeth envers ses amies affligées, elle assistera aux obsèques de M. de Mas et nous fait part de ses méditations devant le cercueil : « Cela me saisissait de penser que le même homme que j'avais vu si souvent à Auteuil, le père de celles que j'aime tant, était couché là dedans, cela m'a bien émue, et puis tous ces chants, cette musique, c'était saisissant, avec toutes ces bougies, ce monde, car il y avait beaucoup de personnes ; cela me saisissait et je pensais « oui, la mort est une chose terrible, une cruelle séparation d'avec ceux qu'on aime, mais ensuite quelle n'est pas la joie de ceux qui vont retrouver les êtres chéris qu'ils ont perdus ! il faut bien se préparer à la mort, on devrait toujours chercher à embellir son âme et non son corps, car l'âme paraîtra devant Dieu, et quelle ne sera pas la honte des pécheurs de voir qu'ils ont si peu profité des grâces que Dieu leur aura accordées... Et toutes sortes de pensées comme ça... »

Le journal qui relate tous ces événements n'oublie toujours pas la grande affaire de la première communion. Du premier jour où elle assiste au catéchisme, Élisabeth commence à s'y préparer. Pendant deux ans, toute sa vie spirituelle sera orientée sur cet événement et tous les efforts qu'elle fera, elle les fera en vue de cette préparation. Quand elle succombe à quelque tentation enfantine, taquiner Pierre ou Amélie, désobéir à sa maman, négliger ses petits



devoirs, elle se désole à cause de sa première communion proche :

« C'est de ma faute, car j'ai toutes les grâces possibles. Dieu m'a tout donné, et moi, qu'est-ce que j'en fais de toutes ces grâces, je les gaspille, tout simplement, et pourtant je n'ai plus que quatre mois avant ma première Communion... »

Enfin, ce 15 mai approche, après une retraite où, plus que jamais, l'idée de la mort plane sur l'assemblée enfantine. Par une singulière coïncidence, une petite fille du catéchisme, malade depuis longtemps et à qui on avait fait faire, en février, une première communion anticipée dans son lit, mourut le 12 mai, trois jours avant la cérémonie. Elle s'appelait Eugénie Roques. On peut facilement imaginer l'émoi causé par cette nouvelle, apprise en pleine retraite.

Élisabeth écrit son journal au retour de chaque instruction. Elle s'est fait dans sa chambre un petit autel devant lequel elle travaille, prie et médite. Même pendant ce temps, elle taquine sa sœur, mais elle s'en accuse avec une telle humilité.

« Mon Dieu ! que je suis malheureuse de commettre tant de péchés, d'être si mauvaise, si désagréable. Je désire me corriger et je le demande au Bon Dieu... Je voudrais tant faire une bonne première Communion. »

Et ce radieux jeudi, si désiré, si bien préparé, arrive avec le soleil printanier. Une photo nous montre Élisabeth en première communiant, avec ses bandeaux noirs, son beau front, ses yeux graves, sa bouche fine et sérieuse et la petite croix sur sa

guimpe plissée. Ses mains gantées tiennent le beau Missel tout neuf, un long chapelet blanc pend à son bras, le voile de mousseline l'enveloppe toute.

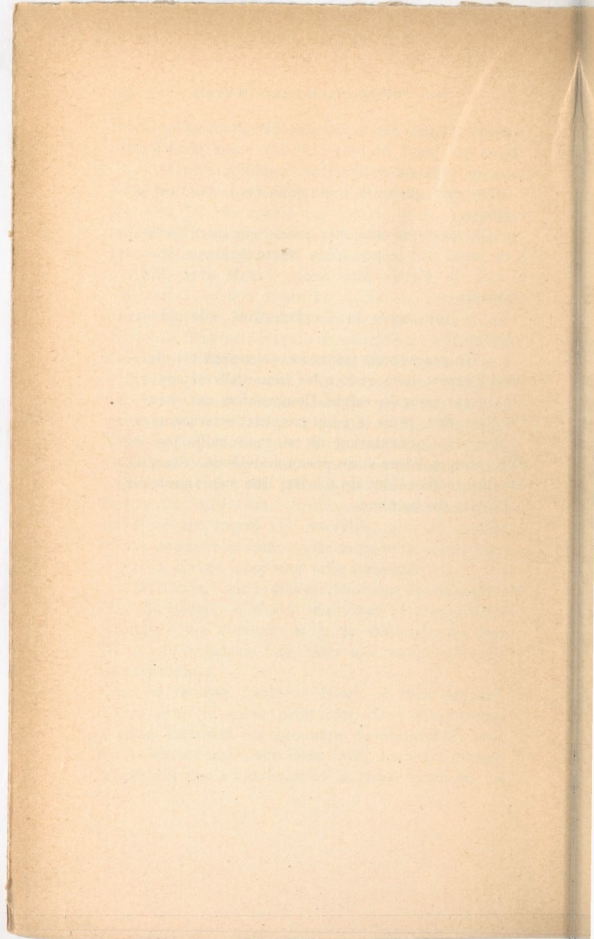
Elle écrit quelques jours plus tard, relatant son émotion :

« Oh comment exprimer le bonheur que l'on goûte à ce moment ! je possédais Notre-Seigneur, il était à moi, je n'étais plus seule, j'étais avec Notre-Seigneur. »

Le 3 juin après la Confirmation, elle avouera naïvement :

« ...Et maintenant toutes ces joies sont terminées, mais j'espère bien que je les renouvellerai souvent. Du moins pour la sainte Communion car, pour la Confirmation, je ne le peux pas, malheureusement. »

Non, la Confirmation ne se renouvelle pas car elle marque l'âme d'un sceau indélébile. Élisabeth est désormais soldat du Christ. Elle s'en souviendra à l'heure du combat.



P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, Rue Cassette, PARIS (6<sup>e</sup>)

---

Pierre SALVATOR

## **MON FRÈRE ANTOINE**

**Vie et Fioretti de saint Antoine de Padoue**

Un volume in-8° écu (15 × 20 cm) de 152 pages,  
avec illustrations d'André ROUQUET et sous  
couverture illustrée en deux couleurs

Le saint le plus "statufié" est un de ceux qui ont le plus marqué son temps, mais le public ne connaît trop souvent de sa vie que des légendes... Voici une biographie attachante de la meilleure veine hagiographique.

---

Henri BERTHET

## **LE SAINT DU JOUR**

Un volume in-8° couronne (12 × 19 cm) de 330 pages

Notices d'une page sur la fête liturgique de chaque jour de l'année.

---

Pierre LADOUE

## **FLEURETTES DE TOUTES LES SAISONS**

**Petites histoires tirées de la vie des saints**

Un volume in-8° couronne (12 × 19 cm) de 192 pages  
avec 4 bois de Louis BOUQUET et sous couverture  
originale

Pour initier les jeunes à la vie des saints.

Une table des vertus pratiquées par ces saints complète l'ouvrage.

---

Imprimé en France par

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00741329 9

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

